

L'Abelie de la Nouvelle-Orléans.

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED.

Bureau: 323 rue de Chartres, entre Conti et Bienville.

Printed at the Post Office of New Orleans as Second Class Matter.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC., QUI SE SOLBENT AU PRIX REDUIT DE 10 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE DU JOURNAL.

Carnet Mondain.

BALS A L'OPERA.

Le 17 Mars. 25 Elves d'Obéron. 27 Chevaliers de Momus. Mars 2 Equipe de Protée. 3 Rex. Equipe de Comus.

EN ORIENT.

Le moindre incident qui se produit dans l'empire du Sultan de Turquie inquiète l'Europe, qui est toujours sur le qui-vive à propos de l'Orient et sait que la solution de la fameuse question qui l'entoure constamment s'imposera un jour en dépit de tous ses efforts.

L'Autriche a conclu en 1903 avec la Russie une entente par laquelle elle s'engageait réciproquement à se rechercher sans avantage dans les Balkans sans se consulter. Or, l'Autriche vient d'annoncer soudainement l'intention de construire une ligne de chemin de fer en territoire turc, qui reliait les lignes de l'Europe Centrale à la ligne de Salonique.

La dispute entre la Turquie et la Russie à propos de la frontière de Perse, qui a fait craindre il y a deux ou trois semaines un conflit entre ces deux puissances, a été apaisée promptement, grâce à des concessions mutuelles et très probablement aussi à des avis officieux envoyés des principales capitales.

Il est à supposer, toutefois, que si un conflit avait éclaté à ce propos il eût été restreint à la Turquie et à la Russie et confiné sur le territoire asiatique.

L'Europe a respiré plus librement lorsqu'elle eut la certitude que la querelle ne dégèrerait pas en guerre, et elle espérait avoir gagné un nouveau répit quand une autre querelle a éclaté. Et cette fois ce n'est pas la Turquie et une autre puissance qui sont en désaccord, mais bien deux puissances européennes directement intéressées dans les affaires d'Orient, l'Autriche et la Russie.

Le territoire que traverserait cette ligne est situé entre le Monténégro et la Serbie, et le

gouvernement de ce dernier pays a immédiatement protesté. Mais la Serbie est impuissante envers l'Autriche, et est d'ailleurs déchirée par des luttes intestines qui l'affaiblissent chaque jour davantage; et sa protestation eût été inutile si elle n'avait fait appel à la Russie qui la protège.

Le gouvernement de St Pétersbourg a aussitôt signifié aux autorités de Vienne le déplaisir que lui causait le projet, et est allé jusqu'à menacer de construire, à titre de représailles, des lignes stratégiques dans les Balkans, dont l'une franchissant le Danube, se dirigerait sur l'Adriatique et aboutirait à un port du Monténégro.

L'Autriche renoncera-t-elle à son projet? c'est douteux, d'autant plus qu'elle est évidemment inspirée et soutenue par l'Allemagne qui retirerait de grands avantages du raccord de ses lignes avec celle de Salonique et lui ouvrirait ainsi ce beau port de l'Archipel. De son côté la Russie ne cédera pas, et c'est pourquoi les chancelleries s'efforcent si fort de cette querelle qui vient se greffer sur l'imbroglio macédonien.

L'émot est si grand dans les chancelleries, disent les derniers avis reçus d'Europe, que tous les efforts tendent maintenant à arranger un nouveau groupement des puissances. D'un côté il y aurait la Russie soutenue par la France, l'Angleterre et probablement la Russie, et de l'autre l'Autriche appuyée par l'Allemagne et la Turquie. Indubitablement l'horizon s'obscurcit dans le Vieux Monde.

Choses du Portugal

Le jeune prince qui monte, dans des circonstances si graves, sur le trône de Portugal ébloué de sang, a, comme son père Carlos, comme son grand-père Luiz Ier, des goûts littéraires et artistiques. La Reine Amélie, d'esprit si distingué elle-même, avait mis tous ses soins à organiser l'intelligence de ses enfants.

Nous parlions récemment du voyage d'études qu'elle organisa pour eux, aux lieux illustres que l'histoire leur avait appris à connaître. A bord du yacht royal "Amélia", ils visiteront la plupart des pays méditerranéens. Ils iront Carthage, la Grèce, l'Egypte, Constantinople, la Palestine, Naples.

Ils iront également à Rome, mais sous la conduite de leur précepteur. La Reine, jugeant que sa qualité de souveraine d'un pays catholique ne lui permettait pas dans l'état actuel des choses, l'accès de la Ville-Eternelle, resta en Sicile, où elle habite les palais de son frère, Monseigneur le Duc d'Orléans, à Palerme et à Zuccho.

Ce voyage d'étude laisse les plus profondes impressions dans l'esprit des jeunes princes, qui, non contents de photographier les ruines et les sites, en prirent de nombreux croquis. Le duc de Bragança rédigeait un journal où il relatait les incidents de chaque jour et ses observations; il en faisait lecture à la reine Amélie et au duc de Béja, alors âgé de quatorze ans.

Ces notes étaient, paraît-il, pleines d'intérêt et de savoir, car le prince héritier était très brillamment doué. Tous ceux qui ont approché son frère estiment que le nouveau roi de Portugal n'offre pas des qualités intellectuelles moins éminentes.

Le premier souverain qui porta le nom de Manuel régna sur le Portugal de 1495 à 1521. Il était tout à la fois le cousin germain et le beau-frère du précédent.

monarque, Jean II, l'adversaire de la féodalité, le vainqueur des grands vassaux. La succession lui était échue, à défaut d'héritier en ligne directe.

Manuel Ier a laissé le souvenir d'un administrateur avisé, d'un souverain zélé, d'un politicien habile. Il est à regretter qu'il n'ait pas eu de successeur capable de continuer sa politique. Epris des lettres, il contribua puissamment aux progrès intellectuels de son royaume. Diplômate averti et pacifique, autant que l'époque le permettait, il évita de se mêler aux grands conflits européens, observa une rigoureuse neutralité dans les guerres de Charles-Quint et de François Ier. Il vécut ainsi en bonne intelligence avec les monarchies du continent.

L'heure où Manuel Ier prit le pouvoir fut celle des grandes conquêtes transatlantiques. Christophe Colomb venait de découvrir l'Amérique. Bienôt Vasco de Gama allait jalonner la route maritime des Indes orientales, et deux années plus tard (1500) Cabral reconnaissait les rives du Brésil.

Ces heureuses conquêtes coloniales valurent à Manuel Ier, premier du nom, le surnom de "l'afortunado" (le Fortuné).

Puisse Manuel II, qui prend le sceptre dans de si difficiles circonstances, mériter lui aussi, en gouvernant avec bonheur et avec sagesse, le surnom de "l'afortunado" (le Fortuné).

Napoléon rétablit les Congrégations.

Il y a cent ans, un homme qui s'était chargé de gouverner la France fut donner aux religieuses une existence légale en tant que communauté. Un grand capitaine voulut rendre à la société civile ses plus précieux auxiliaires. Napoléon sentit alors la nécessité de procurer aux pauvres l'appui constant de ces femmes, que Lemaître devait appeler: "Les mères de ceux qui n'en ont pas."

Au cardinal Fesch, archevêque de Lyon, et à la mère de l'Empereur échurent la tâche de présenter un projet de reconstitution des Associations si cruellement persécutées, durant la Terreur, par les maraîtres et les robespierristes. Rechercher la constance et le dévouement de celles qui s'occupaient de l'accomplissement des œuvres charitables, même sous les menaces de la prison et de l'échafaud, voilà l'œuvre qui dura une année. Mgr Fesch enrégimenta, en exemple:

Dans Paris, où la tourmente avait abattu tant de têtes innocentes pourant du crime de lèse-patrie, la Sœur Odette, Carmélite, est arrivée en 1793, sur la dénonciation d'un certain Janon, membre de la Société Brutus et administrateur du quartier Feydeau. La pauvre fille essuie les dernières insultes; elle reste emprisonnée pendant six mois; elle n'est libérée qu'après le 9 thermidor. Libre, reprenant, sous l'habit civil, son admirable apostolat, elle découvre, en 1796, dans un grenier, au numéro 13 de la rue Montmartré, un malade tout couvert d'ulcères et abandonné sur un grabat; elle le soigne, le nourrit, le console, lui ferme les yeux après dix mois de dévouement et veille à ce qu'il ait des obsèques convenables. C'était Janon.

A Rouen, une Sœur de la Providence va jusqu'à mendier sur les rues, afin de faire subsister deux parents infirmes du sans-culotte Bonnet, qui organisait les massacres de 1794. A Nancy, un prêtre er une religieuse offraient l'abri aux complétes de Fouquier-Tinville, sortis de Paris lorsque s'exercaient les représailles thermidoriennes. A Marseille, trois Sœurs renouvelaient l'acte de Belzunce au profit d'une famille qui avait fait arrêter et exécuter plusieurs femmes de leur communauté; elles soignent une sorte de peste et deux succombent au fléau.

Après un siècle d'une sorte d'apostolat, d'autres jacobins sont venus chasser de leurs maisons des femmes qui produisaient sans relâche la charité et le dévouement. Ne faut-il pas espérer qu'à ces Sœurs persécutées, un pouvoir soucieux de sa dignité et observant la légalité rendra un jour prochain la justice qui leur est due, comme à sa le faire Napoléon?

Napoléon demandait en Pologne à un petit tambour du 1er, qui avait l'air, écrit et compté: "Qui t'a donné cette éducation?" — Majesté, ce sont les Sœurs de Saint-Vincent-de-Paul qui m'ont élevé, nourri et fait voyager pour servir la Patrie.

Or, de bons rapports établis entre l'Etat et l'Eglise, il fallait annuler le décret rendu par la Législative le 6 avril 1793; décret qui avait dispersé les Congrégations. Et, pour replacer méthodiquement dans les écoles et dans les hôpitaux des Sœurs qui, sous l'habit civil, continuaient de prodiguer leurs soins aux pauvres, la mère et l'oncle de Napoléon appelaient en conférence, plutôt à l'élaboration d'un projet de reconstitution, les supérieures de toutes les sections actives. Au dénombrement fait dans un Chapitre, on trouva qu'il existait encore, sur le territoire français, 67 Congrégations tenant 382 établissements, ayant 8,500 Sœurs. La plus importante, celle de Saint-Vincent-de-Paul, avait 260 établissements. La plus petite: "Association de Sainte-Marthe de Ruffec" avait un établissement et 4 religieuses.

Après avoir pris contact, Madame Mère écrivait à son fils:

"J'ai été pleinement satisfaite de toutes ces respectables Sœurs. Elles m'ont édiflée par leur piété sans exagération et par cette tendresse vraiment maternelle qu'elles portent à leurs enfants adoptifs, les pauvres et les malheureux. Je n'ai pas moins été touchée des sentiments de reconnaissance qu'elles m'ont témoignés pour les bienfaits de Votre Majesté et qui n'étaient nullement commandés par ma présence; il m'a été démontré qu'il est bien doux de concourir au bonheur de ces âmes pieuses qui oublient toujours le bien qu'elles font et ne se rappellent jamais que celui qu'elles reçoivent. Il bien que font ces Associations de charité, tout immense qu'il est, le deviendrait encore davantage sans certains abus qui arrêtent le progrès et certaines entraves qui en retardent la pleine et entière propagation."

Mgr Fesch disait à l'Empereur: "Sire, il y a vingt-cinq millions de Français qui attendent un acte important. Faites que les Sœurs ne soient plus traitées, à l'hôpital, comme des servantes à gages. Ordonnez que ses administrateurs ne puissent plus disposer à leur gré et même contre l'intention de ces donateurs de ces aumônes de confiance que les religieuses reçoivent, et qu'elles soient autorisées à les distribuer elles-mêmes, sans être obligées d'en compte, suivant ce qu'elles jugent le plus convenable aux intérêts des pauvres. Qu'on n'assujettisse plus ces pauvres femmes à des visites domiciliaires et péniodes vexées."

Napoléon dictait, le 4 février 1808, à Hugues Maret, secrétaire d'Etat, qu'aux Congrégations reconvenues d'utilité publique et placées sous la direction des Cultes, il accordait pour frais de premier établissement une somme de 82,500 francs et annuellement 130,000 francs, afin d'assurer les œuvres nécessaires des femmes qui rendaient, en instruction gratuite et en soins dévoués, de si grands services aux Français.

Après un siècle d'une sorte d'apostolat, d'autres jacobins sont venus chasser de leurs maisons des femmes qui produisaient sans relâche la charité et le dévouement. Ne faut-il pas espérer qu'à ces Sœurs persécutées, un pouvoir soucieux de sa dignité et observant la légalité rendra un jour prochain la justice qui leur est due, comme à sa le faire Napoléon?

Napoléon demandait en Pologne à un petit tambour du 1er, qui avait l'air, écrit et compté: "Qui t'a donné cette éducation?" — Majesté, ce sont les Sœurs de Saint-Vincent-de-Paul qui m'ont élevé, nourri et fait voyager pour servir la Patrie.

Or, de bons rapports établis entre l'Etat et l'Eglise, il fallait annuler le décret rendu par la Législative le 6 avril 1793; décret qui avait dispersé les Congrégations. Et, pour replacer méthodiquement dans les écoles et dans les hôpitaux des Sœurs qui, sous l'habit civil, continuaient de prodiguer leurs soins aux pauvres, la mère et l'oncle de Napoléon appelaient en conférence, plutôt à l'élaboration d'un projet de reconstitution, les supérieures de toutes les sections actives. Au dénombrement fait dans un Chapitre, on trouva qu'il existait encore, sur le territoire français, 67 Congrégations tenant 382 établissements, ayant 8,500 Sœurs. La plus importante, celle de Saint-Vincent-de-Paul, avait 260 établissements. La plus petite: "Association de Sainte-Marthe de Ruffec" avait un établissement et 4 religieuses.

Après avoir pris contact, Madame Mère écrivait à son fils:

"J'ai été pleinement satisfaite de toutes ces respectables Sœurs. Elles m'ont édiflée par leur piété sans exagération et par cette tendresse vraiment maternelle qu'elles portent à leurs enfants adoptifs, les pauvres et les malheureux. Je n'ai pas moins été touchée des sentiments de reconnaissance qu'elles m'ont témoignés pour les bienfaits de Votre Majesté et qui n'étaient nullement commandés par ma présence; il m'a été démontré qu'il est bien doux de concourir au bonheur de ces âmes pieuses qui oublient toujours le bien qu'elles font et ne se rappellent jamais que celui qu'elles reçoivent. Il bien que font ces Associations de charité, tout immense qu'il est, le deviendrait encore davantage sans certains abus qui arrêtent le progrès et certaines entraves qui en retardent la pleine et entière propagation."

Mgr Fesch disait à l'Empereur: "Sire, il y a vingt-cinq millions de Français qui attendent un acte important. Faites que les Sœurs ne soient plus traitées, à l'hôpital, comme des servantes à gages. Ordonnez que ses administrateurs ne puissent plus disposer à leur gré et même contre l'intention de ces donateurs de ces aumônes de confiance que les religieuses reçoivent, et qu'elles soient autorisées à les distribuer elles-mêmes, sans être obligées d'en compte, suivant ce qu'elles jugent le plus convenable aux intérêts des pauvres. Qu'on n'assujettisse plus ces pauvres femmes à des visites domiciliaires et péniodes vexées."

Napoléon dictait, le 4 février 1808, à Hugues Maret, secrétaire d'Etat, qu'aux Congrégations reconvenues d'utilité publique et placées sous la direction des Cultes, il accordait pour frais de premier établissement une somme de 82,500 francs et annuellement 130,000 francs, afin d'assurer les œuvres nécessaires des femmes qui rendaient, en instruction gratuite et en soins dévoués, de si grands services aux Français.

BULLETIN FLUVIAL.

Fourni par le Bureau Météorologique à la Nouvelle-Orléans, Département de l'Agriculture des Etats-Unis. L'étiage à 8 heures A. M.

Table with 4 columns: Station, Pleine hauteur à la vive, pieds, Ligne de danger, Hauteur pieds, Changements dans les dernières 24 heures. Lists stations like Fleuve Mississippi, Saint Paul, Davenport, etc.

JARDIN D'HIVER.

Comme on s'y attendait le délicieux opéra comique qui a pour titre "Fra Diavolo" est rendu à la perfection par la troupe du Jardin d'Hiver. Les artistes qui la composent ont donné d'ailleurs tant de preuves de leur talent depuis le commencement de la saison qu'il ne pourrait en être autrement.

INCENDIE.

Hier vers quatre heures de l'après-midi un feu a pris naissance dans la gare du Southern Pacific R. R. à l'angle des rues Canby, Elysées et St-Clair, et causé des dommages de \$1000.

EDITION HEBDOMADAIRE DE "L'ABELLE".

Nous publions régulièrement, le samedi matin, une édition hebdomadaire renfermant toutes les nouvelles, littéraires, politiques et autres, qui ont paru pendant la semaine, dans l'Abelie qu'on trouve dans cette édition, complète sous les rapports, est fort utile aux personnes qui ne peuvent acheter le journal tous les jours, ou qui désirent tenir leurs amis ou correspondants européens au courant des affaires de la Louisiane. Nous le vendons sous bande dans nos bureaux à raison de 10 cts le numéro.

L'ABELLE

DE LA NOUVELLE-ORLEANS.

Trois Editions Distinctes Edition Quotidienne, Edition Hebdomadaire.

EDITION DU DIMANCHE

ABONNEMENTS PAYABLES D'AVANCE

EDITION QUOTIDIENNE

EDITION HEBDOMADAIRE

EDITION DU DIMANCHE

EDITION HEBDOMADAIRE

EDITION DU DIMANCHE

EDITION HEBDOMADAIRE

EDITION DU DIMANCHE

EDITION HEBDOMADAIRE

EDITION DU DIMANCHE

EDITION HEBDOMADAIRE

EDITION DU DIMANCHE

EDITION HEBDOMADAIRE

EDITION DU DIMANCHE

EDITION HEBDOMADAIRE

EDITION DU DIMANCHE

EDITION HEBDOMADAIRE

EDITION DU DIMANCHE

EDITION HEBDOMADAIRE

EDITION DU DIMANCHE

EDITION HEBDOMADAIRE

EDITION DU DIMANCHE

EDITION HEBDOMADAIRE

EDITION DU DIMANCHE

EDITION HEBDOMADAIRE

Feuilleton

DE L'ABELLE DE LA N. O.

PAR PAUL ROUGET

PREMIERE PARTIE

ENTRE DEUX AMOURS

VI

UN SOIR D'ANNIVERSAIRE

Et puis, saisissant sa petite

Jacqueline, la couvrant de baisers passionnés... de baisers éperdus, elle disait au milieu de ses sanglots:

— Ah! ma chérie... désolé, mais vous voyez seules au monde. Elle ne s'apercevait pas que Claude avait, auprès d'elle, un geste de douleur.

On eût dit qu'il voulait parler, mais les mots s'arrêtaient à ses lèvres.

Le lendemain est lieu le départ. ... Triste voyage.

A l'arrivée en France ils allaient trouver vide la villa Mimosa.

L'ex-résident dormait depuis une douzaine de jours déjà dans un coin du cimetière de Sainte-Maxime.

Dans quelles circonstances sa mort s'était elle produite. Claude et Gilberte l'ignoraient, et, ils ne le sauraient que par Basco et Clarine.

Pendant cette pénible traversée, la jeune femme eut avec Claude un entretien au cours duquel elle demanda au jeune homme de revenir sur la détermination prise par eux de se séparer de leur retour en France.

Le mort de M. Valinières permettait à l'ingénieur de vivre quelque temps à la villa Mimosa sans que fût trahi le secret de la situation étrange où se trouvaient les jeunes époux.

L'existence serait pour eux ce qu'elle avait été à la Maison de

Claude, pendant les mois qui venaient de s'écouler.

Où, à ce désir que manifestait la jeune femme, parut éprouver à la fois de la joie et de la tristesse.

Il répondit: — Je vous ai déclaré, ma chère Gilberte, que je n'avais plus qu'une joie: celle de vous être utile. Disposez donc de moi à votre gré.

— Je vous remercie à nouveau, Claude, de ces bonnes paroles. La solitude absolue de notre villa ne serait tout d'abord intolérable. Mais je ferai en sorte de m'y habituer le plus vite possible, et bientôt je vous rendrai votre liberté.

Quelques jours plus tard ils arrivèrent à Sainte-Maxime. Basco et Clarine les attendaient.

Le mort de M. Valinières avait produit une telle impression sur la jeune femme qu'elle ne gournait plus son mari, et, de ce fait, il semblait à celui-ci qu'il manquait quelque chose à sa vie.

Souvent le couple s'entretenait des incidents qui avaient certainement provoqué la fin foudroyante de leur malheureux maître. Basco et Clarine avaient vaguement que celui-ci avait eu des maux de coeur conjugués et qu'il s'était séparé jadis de sa femme.

Nul doute que la créature, comme disait Basco — qui avait provoqué ce scandale fat la véritable madame Valinières.

Heureusement elle n'avait pas aperçu le mort.

Elle avait sans doute quitté Nice à présent.

Clarine et son mari décideraient qu'il ne fallait pas mettre madame Daulieu au courant de ces détails.

Où lui dirait simplement que M. Valinières, dont la santé depuis quelque temps n'était pas satisfaisante, était mort subitement dans le hall du Casino de Nice, où il se trouvait avec Basco.

Si Gilberte s'étonnait de ne pas avoir été avertie de la mauvaise santé de son père par Clarine, celle-ci répondrait qu'elle supposait que monsieur lui-même avait dans ses lettres, mis sa fille au courant des malaises, des troubles qu'il éprouvait.

Claude, Gilberte, Jacqueline et la nourrice de celle-ci arrivèrent au soir.

Gilberte fit préparer, au second étage, une chambre et un cabinet de toilette pour Claude. ... ce qui ne laissa pas que d'intriguer les domestiques.

Déjà la jeune femme s'était fait rendre compte de tout ce qu'elle ignorait.

Clarine s'expliqua dans les termes convenus d'avance avec Basco.

Le douleur de la pauvre Gilberte était navrante.

Le lendemain, Claude et elle se rendirent au cimetière.

Sur la tombe toute fraîche où les domestiques avaient placé

des couronnes et des fleurs qu'ils avaient achetées de leurs propres deniers, la jeune femme demeura longtemps agenouillée, si pâle qu'on eût dit qu'elle allait perdre connaissance.

Quand, soutenue par Claude, elle entra à la villa, elle dut se mettre au lit.

Elle voulait garder auprès d'elle la petite Jacqueline qui riait en lui tendant les bras.

Claude, pendant les jours qui suivirent, devint plus triste, plus sombre encore.

Il demeura de longues heures dans sa chambre, se tenant à sa fenêtre, épiant les allées et venues de Gilberte à travers le jardin.

Et parfois il murmurait, comme s'il prenait une résolution soudaine: — C'est assez de souffrance... Il faut que ce martyre ait une fin.

Il n'avait pas encore vu sa mère depuis son retour. Il fit part à Gilberte du désir qu'il avait de se rendre auprès d'elle pour quarante-huit heures. Elle acquiesça.

Il partit.

Madame Daulieu accueillit avec une joie sans bornes ce fils qu'elle chérissait, et qu'elle n'avait pas embrassé depuis si longtemps.

Mais, après l'avoir longuement serré dans ses bras, toute à la fois de le revoir, elle s'étonna qu'il vint seul.

— Pourquoi Gilberte ne t'a-t-elle pas accompagné?

Il chercha des excuses dans un mensonge.

— Gilberte est un peu souffrante.

— Nous l'aurions soignée ici... Et puis j'aurais été si heureuse d'embrasser ma petite-fille! Vous êtes un peu égoïste, ta femme et toi, de ne pas avoir en cette idée.

L'embarras de Claude augmenta.

— Je te prie de nous pardonner, maman.

— Je vous accorde ce pardon à la condition que vous manifesterez votre repentir en m'amenant prochainement — et pour quelques semaines au moins — cette petite Jacqueline.

— C'est que, maman... Claude... dont le trouble, dont l'émotion étaient visibles... hésitait à répondre.

— Tu... ta... ta! pas d'excuses ou je me fâche sérieusement!

Elle ajoutait: — Je suis sûre qu'elle te ressemble, la chère petite... qu'elle est ton vivant portrait. Ah! comme tu dois l'aimer... et comme je l'aime moi aussi sans la connaître!

La conversation roula ensuite sur le temps que Claude allait donner à sa mère.

Quand il parla de repartir le lendemain, madame Daulieu poussa de hauts cris.

— Si tôt... Claude... ta n'y penses pas!

Il calma son inquiétude par d'affectueux baisers.

— Tu écriras à Gilberte, supplia-t-elle, que j'ai voulu te garder un peu plus. Elle se sent en voudre certainement ni à l'an ni à l'autre si ta rentrée avec vingt-quatre heures de retard.

Claude dut accéder à ce désir. Le lendemain son attitude douloureuse frappa sa mère.

— On dirait qu'un chagrin secret mine mon pauvre enfant... Qu'a-t-il donc? Ne serait-il pas heureux?

Elle le questionna. Il se demanda durant un instant s'il ne devait pas lui avouer la vérité. Mais, dans sa tendresse pour lui... qu'il savait insaisissable... elle allait souffrir de ses souffrances. Mieux valait ne lui révéler leur résolution que lorsqu'ils seraient sur le point de la mettre à exécution. Il se tut.

Elle devina le mensonge et son inquiétude s'accrut. Elle observa son fils avec attention, jusque dans ses promenades à travers le petit parc attenant au château, jusque dans son sommeil même.

— Il adore sa femme, se dit-elle ensuite: ne serait-il pas payé de retour?

Quand il repartit, elle lui rappela sa promesse de revenir bientôt accompagné de Gilberte et de Jacqueline.